**Le *mirage* russe: histoire d'une passion française**



Image: Feux d'artifice à l'occasion de la visite de la Tsarine Catherine II en Crimée (source: *Arzamas.academy*)

Dans les perceptions françaises, l'*étranger* incarne tout à la fois une réalité et une image. Une réalité pour ceux qui l'appréhendent, une image pour ceux qui se le représentent (et qui s'en contentent). Les seconds, férus d'un *universel* aveugle au *singulier*, laissent bien souvent l'idéal de l'*étranger* occulter sa factualité. Ils en viennent alors à concevoir au-delà de l'image, un mirage.

Le cas de la Russie est significatif à cet égard de par l'ambivalence de son image en France oscillant généralement entre russophobie et russomanie. Cette dernière aura toujours abouti à ce qu'Albert Lortholary a jadis qualifié dans sa thèse de «*mirage* russe»[[1]](#footnote-2). Certains préféreront parler de «*mythe*», d'autres de «*mensonge*».

Les représentations françaises de la Russie sont imprégnées de fortes connotations tantôt laudatives, tantôt péjoratives. Celles parvenant à un «juste milieu» sont condamnées à demeurer imperceptibles.

Aujourd'hui, à mesure que la Russie de Poutine s'affirme, elle déchaîne les vieilles passions françaises. En résulte un clivage dans l'opinion où s’entredéchirent contempteurs russophobes et adulateurs russomanes, les uns aussi prompts que les autres à imposer *leur* image de la Russie en France. Cette dualité s'est perpétuée à travers les siècles sans prendre la moindre ride jusqu'à nos jours. En ce sens, le concept de «Russie éternelle» se vérifie ironiquement.

Quiconque en France souhaite s'intéresser à la Russie se retrouve confronté à ces deux extrêmes, l'un aussi chimérique que l'autre. Bien que la russophobie ait toujours tenu la dragée haute à son pendant russomane, ce dernier a également eu ses adeptes. Son produit, le *mirage*,portait sur une image panégyrique, celle d'une Russie idéale, modèle, dont le système lui épargnerait les tourments de la France.

Vouant envers ce pays un enthousiasme transcendant la simple russophilie, les russomanes ne se réfèrent pourtant jamais à la Russie «pour rien». Cette dernière ne leur permet en réalité que d'affermir leurs convictions idéologiques ou politiques. Il en est ainsi depuis le XVIIIème siècle.

Comment la Russie s'est-t-elle laissé instrumentaliser par cette fraction de l'opinion française? Quel intérêt mutuel motivait de telles connivences? La réponse à ces questions intéresse directement l'intelligence de la réception de la Russie en France car y sont à l'œuvre les mêmes facteurs depuis 300 ans. L'objet de la présente analyse portera donc sur la russomanie et ses *mirages* à la lumière des prétentions russes du XVIIIème siècle à nos jours.

**I/ L’utopisme occidental: du «bon sauvage» à la Russie**

Le fameux *mirage* russe s’inscrit dans la longue quête d’un modèle vertueux en dehors du monde occidental. Celle-ci remonte au VIIIème siècle avant J.-C., période que Hésiode avait qualifiée d’ «âge de fer», ultime étape de déchéance entamée depuis la fin d'un «âge d’or» fantasmé. L’Occident compterait alors parmi ses spécificités intellectuelles le rejet de sa propre civilisation au profit d’un idéal imaginaire.

La découverte du Nouveau Monde au XVème siècle, permit de revitaliser cet utopisme. Les habitants d’Amérique étaient l’objet de récits vantant la «pureté» de leur existence au sein d’un «paradis terrestre» [[2]](#footnote-3). Fantaisistes, ces représentations n’en furent pas moins influentes, surtout en France. Au soupir nostalgique se substitua le soupir exotique. Ce serait donc sur un *Ailleurs* queles intellectuels projetteraient leurs aspirations utopiques.

Inspirés par les «robinsonnades» d'explorateurs du Pacifique Sud mêlées aux souvenirs de l'Antiquité, les philosophes français du XVIIIème siècle multiplièrent leurs projets de société idéale pour édicter les lois du bonheur. Ce faisant, ils contribuèrent à façonner une littérature pétrie d'*exotisme* qui idéalisait l'existence des non-Occidentaux[[3]](#footnote-4). Le monde réel était désormais perçu comme une perversion du monde idéal, celui tel qu'il devrait et *pourrait* être.

En vérité, cette passion française n'induisait pas à appréhender le «*bon sauvage*» tel qu’il était, mais à l’amener à accréditer les théories et postulats idéologiques conçus par les chantres d'une existence rationnelle opposée à l’Occident «corrompu». Ainsi la valorisation positive de l’*étranger* dans l’imagerie philosophique devenait consubstantielle à la dépréciation de la civilisation occidentale. En résulta alors une «manie»[[4]](#footnote-5).

Si l’Occident a pu bénéficier d'un esprit autocritique propre l'ayant amené à se perfectionner, inversement, certains esprits conscients de ses tares (matérialisme, progressisme, capitalisme), en usèrent pour le dénigrer à la face du monde entier. Les non-Occidentaux n'avaient dès lors qu'à piocher dans l'arsenal intellectuel occidental pour se prêter au même jeu.

À titre d'exemple, la dichotomie toujours actuelle entre «l'Occident décadent» et la «Russie éternelle» a été établie au XIXème siècle par le slavophile russe Fiodor Tiouttchev. Ce dernier avait en réalité puisé dans les réflexions d’auteurs français tels que Jules Janin avant de les reformuler pour son propre compte...dans la langue de Molière!

Toujours est-il que les intellectuels occidentaux et français, en réduisant l'*étranger* à leurs préjugés idéologiques, en ont extrait un idéal et par corollaire, ont propagé un *mirage*. Il ne fallut pas longtemps pour que la Russie se retrouve à son tour soumise à ces distorsions interprétatives.

**II/ La lumière du Nord (1725-1789)**

Les récits de la Moscovie transmis par les chroniqueurs français ne sont pourtant guère élogieux. Cantonnée aux confins de l’Europe, la Russie ne s'affirme qu’au début du XVIIIème siècle sous l’impulsion du Tsar Pierre le Grand qui se voulait modernisateur de l’Empire. Même si l’aversion faisait depuis place à la curiosité, le passage du Tsar en France en 1717 avait laissé le souvenir d’un barbare asiatique.

Mais par quel miracle les philosophes français ont-ils été amenés à projeter leurs fantasmes sur la lointaine et obscure Russie?

Nous ne connaissons que trop bien la place qu'ont occupée les pays du Nord (et même au-delà) dans l'imaginaire des Lumières. Anglomanie, prussomanie et sinomanie ont le vent en poupe dans leurs salons. La Russie attise d'autant plus facilement leur ferveur exotique qu'ils s’étaient convaincus de la pureté des civilisations gravitant autour de l’Occident.

Paradoxalement, cet intérêt latent n'aurait pu voir le jour sans l'héritage de Pierre. En 1725, Fontenelle est le premier à rendre hommage au Tsar dans ses *Éloges à Pierre le Grand*. Par sa volonté, la Russie barbare s'est propulsée vers la civilisation. Elle a renoncé à la superstition pour s'adonner aux arts et aux sciences. Le Tsar ne fut pas qu'un simple conquérant, il fut aussi le législateur d’une nouvelle Russie affranchie des ténèbres de la Moscovie rustique. Du moins est-ce ainsi que Voltaire l'ébauche en 1731 dans son *Histoire de Charles XII* malgré certaines réserves quant aux vices notoires du souverain.

Toutefois le *mirage* n'était encore qu'à ses balbutiements. Il connaîtra un essor spectaculaire avec l'avènement de la Tsarine Élisabeth en 1741, la «*Sémiramis du Nord*», avant d’atteindre son paroxysme sous la Grande Catherine après 1762. Décidée à intégrer son empire dans le concert des puissances européennes, Catherine a beau jeu d’encourager les inclinations des Lumières pour la Russie. Elle y parvient habilement moyennant quelques faveurs comme le rachat de la bibliothèque de Diderot mais surtout par l’élaboration en 1767 du fameux *Nakaz*, recueil de théories politiques inspirées de Montesquieu visant à moderniser ses textes de lois.

Par son règne, la «souveraine-philosophe» parachève la politique entamée par Pierre, le «Tsar démiurge» pour conduire la Russie au «Progrès». Telle est la vision qu’elle véhicule en France par le biais des philosophes russomanes notamment Voltaire, son caudataire le plus dévoué et le plus intimidant : «*Nous sommes des missionnaires laïques qui prêchons le culte de Sainte Catherine*»[[5]](#footnote-6).

La Tsarine devient alors le despote «selon le cœur des philosophes», celui qualifié ultérieurement d’ «éclairé». Elle démontrait le bien-fondé des sociétés policées pour faire le bonheur du peuple en lui insufflant les idées de la modernité tel que l’idéalisait Helvétius. Captifs de ces chimères, les Lumières ne se risquaient pas à dénoncer les ambitions impériales de Catherine qui se livrait au premier partage de la Pologne en 1772. Bien au contraire, certains préféraient y voir une nouvelle forme de croisade civilisatrice prêchant la philosophie aux ennemis de la «raison».

C’est ainsi que la russomanie des philosophes couva ce *mirage*, premier d’une longue série d’illusions françaises. La Russie se dressait comme l’État-modèle bâti sur les valeurs de la modernité que sont la tolérance, la laïcité et l'humanité. Et pourtant, aujourd’hui il n’est nul besoin de pousser l’analyse bien loin pour réaliser l’immense écart entre ces louanges et la réalité.

Que Pierre et Catherine aient profondément révolutionné la Russie pour en faire une puissance moderne, nul n’en doute. Toutefois la contradiction entre la puissance acquise et les valeurs philosophiques européennes se traduisait par un renforcement du servage. Le petit peuple paysan asservi bascula de la pauvreté à la misère tandis que les nobles devinrent de véritables satrapes sur leurs domaines en tant qu’agents d’un monarque attaché à ses prérogatives absolutistes. La féroce révolte paysanne menée par Emelian Pougatchev en 1773 en était un effroyable contrecoup. Concédons néanmoins que ce fut Catherine qui sema les graines d’une civilisation destinée à s’épanouir tout au long du XIXème siècle[[6]](#footnote-7).

Cependant, le *mirage* ne s'impose pas sans heurts. Des voix dissonantes comme celle de l’Abbé Chappe d’Auteroche, se font bien vite entendre. Dubitatif, Diderot séjourna en Russie en 1773 à l’invitation de Catherine. Sur place, il réalisa que ses idées butaient aussi bien sur l'indolence de l'Impératrice que sur l'hostilité de ses courtisans. Ridiculisé par l'un d'entre eux, il plia bagages. Enfin, Rousseau n'aura jamais partagé la russomanie de ses pairs.

L'onde de choc de la Révolution française en 1789 dissipe rapidement ce *mirage*. C'est désormais la France révolutionnaire qui enjoint le monde entier à adopter *son* modèle. Catherine elle-même se voit contrainte de renoncer à ses anciennes prétentions finalement devenues délétères pour son propre pouvoir. Par la suite, des milliers de soldats français purent constater l'état d'arriération russe lors de l'invasion de Napoléon en 1812. Assez survécurent à la débâcle de la Grande Armée pour rapporter leurs témoignages en France.

Nous pouvons raisonnablement douter de la pertinence du terme «*mirage»* pour qualifier l'attitude des philosophes envers la Russie*.* En effet, ces derniers étaient parfaitement lucides quant à ses tristes réalités. Comble de la perversion, celles-ci furent sciemment occultées pour privilégier le mythe de la «métamorphose russe». Entre les mains des Lumières, il devenait une critique subtile de l’Ancien Régime et surtout un énième prétexte à admonester le peuple français. De ce «mensonge officieux» découlait une leçon d’optimisme quant aux bienfaits du «Progrès»…pourvu que la France s’y adonnât.

**III/ Le bastion de la civilisation (1838-1843)**

L'opinion française du XIXème siècle se distingue par une hostilité viscérale envers la Russie[[7]](#footnote-8). Cette russophobie ambiante est imputable aux révélations du Marquis Astolphe de Custine parti à la découverte de cette lointaine contrée en 1839. Publié en 1843, son témoignage, intitulé *La Russie en 1839*,dresse de ce paysun portrait dans toutes les nuances du noir.

Rétrospectivement, nous pouvons souligner une certaine myopie de Custine quant aux avancées que la Russieréalisait à cette époque. Mais rappelons que le marquis s'exprimait dans un contexte particulier, celui d'un second, quoiqu'éphémère *mirage* conçu cette fois par les Légitimistes.

Les troubles ayant permis l’instauration de la Monarchie de Juillet en 1830 furent pour ces derniers les symptômes d’une Europe en proie à l’anarchie des Parlements et aux idéaux révolutionnaires.

Dans leur nostalgie d’un ordre révolu et d’un modèle susceptible de conforter leurs idéaux, les Légitimistes ne tardent pas à s’en remettre à la Russie non plus progressiste cette fois, mais réactionnaire. Après tout n’était-ce pas l’ancien Tsar Alexandre 1er qui avait évité à la France de subir les foudres de la Prusse à Vienne en 1815 tout en rétablissant les Capétiens sur le trône?

En décembre 1837, le Palais d’Hiver, résidence du Tsar Nicolas 1er, prend feu. Sa bravoure face à ce sinistre lui valut de multiples éloges. Ces évènements sont rapportés en France par la brochure du poète Piotr Viazemski, *L’incendie du Palais d’Hiver à Saint-Pétersbourg,* publiée en 1838 et aussitôt relayée par la presse légitimiste.

La figure du Tsar bravant les flammes renvoyait à l’image d’une Russie forte et soudée face au chaos qui s’abattait sur l’Europe. Ainsi le monarque absolu devient la «*source des sages innovations, des réformes salutaires et des projets de civilisation*»[[8]](#footnote-9)*.*

Bien que démentis par les faits comme chacun le sait, ces élucubrations achèvent pourtant de convaincre les Légitimistes. Leur compliment officiel transmis à Viazemski est le prélude d'une nouvelle russomanie véhiculée par des témoignages douteux successifs. Auteurs français et agents russes œuvrèrent communément à dépeindre une Russie détentrice d'un ordre harmonieux et destinée à réhabiliter l'Europe.

Séduit par ces affabulations, le Marquis de Custine s'y rendit dans l’espoir de déceler la recette d’un modèle susceptible de profiter à une France menaçant de sacrifier son héritage civilisationnel. Quelle ne fut pas sa déception! «*J'allais en Russie y chercher des arguments contre le gouvernement représentatif, j'en reviens partisan des constitutions*»[[9]](#footnote-10).

L'on comprend mieux alors la hargne jaillissant de ses écrits. À défaut d'avoir exposé la Russie telle qu’elle était vraiment, il aura néanmoins déconstruit ce qu'elle s'était révélée ne pas être: le jardin d'Éden que des écrivains russomanes béats tels que Paul de Julvécourt ou Pierre-Sébastien Laurentie avaient tant vanté en France.

Le *mirage* se dissipait une fois de plus et la Russie était à nouveau refoulée dans les ténèbres. La vénalité et le despotisme du Tsar Nicolas constituèrent autant de raisons de le fustiger...et de lui régler son compte à Sébastopol en toute bonne conscience.

Cependant cette répulsion ne dura pas. Suite à sa défaite face à la Prusse en 1870, et à l’isolement diplomatique qui s’ensuivit, la France renoue avec la Russie en 1892. Une alliance certes paradoxale, mais confortée par les impératifs patriotiques. Malgré les scrupules que pouvait susciter une entente aussi contre-nature, ce rapprochement consacra l’essor d’une vague russophile. Hormis les flots de crédits français irrémédiablement perdus en 1918 qu’elle encouragea, elle constitua le terreau d’un nouveau *mirage*.

**IV/ La Grande lueur à l'Est (1917-1991)**

La Première Guerre mondiale apporta à certains la preuve du déclin civilisationnel de l’Occident en général et de la France en particulier. Les millions de morts sacrifiés dans une guerre à la violence inédite stimulèrent les déplorations d’intellectuels attribuant les déboires de la civilisation occidentale au capitalisme.

C'est précisément durant ce conflit qu’un petit groupe d’illuminés s’empara du pouvoir à Pétrograd dans la nuit du 7 novembre 1917. Inspirés par la doctrine de Karl Marx, ces «Bolchéviks» conduits par Lénine s’attelèrent de la lointaine Russie, à «*renverser le monde*».

Qu’importe que leur idéal doive s'affirmer par une guerre civile des plus sanglantes, Lénine a eu l’intelligence de prétendre achever le processus entamé en 1789[[10]](#footnote-11). Ainsi les intellectuels français n’embrassèrent que plus facilement ce qu’ils percevaient comme le prolongement d’une entreprise nationale dont l’échec leur avait laissé une frustration amère.

Rappelons qu’en 1793 les prophètes de la «Révolution», de la «raison», et de l' «Homme nouveau» s’étaient abreuvés du sang du peuple sans pouvoir étancher leur soif. Leurs émules du XXème siècle n'en étaient que plus admiratifs devant la terreur communiste enclenchée par Lénine et portée à son paroxysme par Staline. Plus celle-ci était intense, plus proche leur paraissait la concrétisation de leur utopie. C’est précisément cette attente qui imprégnait les appels au meurtre de Louis Aragon, fervent stalinien pour lequel «*les yeux bleus de la Révolution brillent d'une cruauté nécessaire...SSSR*»[[11]](#footnote-12). À cet égard, l'affinité de l'intellectuel aux mains blanches avec la Russie rouge recelait une passion longtemps enfouie de la violence.

D’un autre côté, la Russie soviétique endosse soigneusement l’image d’une alternative idyllique aux affres de la modernité. La Grande Guerre, la propriété privée, la «lutte des classes», constituent autant de raisons de s’orienter vers ceux qui à Moscou, prétendent «*faire du passé table rase*». C'est alors par ingénuité (et désespoir) que certains comme Romain Rolland aspiraient à la «Patrie du socialisme», celle-ci n’hésitant pas à jouer habilement de leurs crédulités…

Ces deux tendances convergèrent donc vers la russomanie du nouveau *mirage* du XXème siècle: celui de la Russie soviétique et révolutionnaire. Jamais deux sans trois.

Jadis «Troisième Rome», Moscou se voit placée à la tête de la «Troisième Internationale» dont les promesses révolutionnaires l’érigent aux yeux des intellectuels français en «Grande lueur à l’Est». Celle-ci est suffisamment étincelante pour aveugler ceux qui se prétendent héritiers des Lumières. Émerveillés devant l'audacieuse entreprise de Lénine de chasser les ténèbres du tsarisme et du monde ancien, ils adressent leurs éloges obséquieux à son successeur, Staline «*le plus grand Homme de tous les temps*».

Le *mirage* conçu par les communistes bénéficia d'une vitalité incomparable tant il demeure aujourd'hui encore inégalé en terme de résilience et de longévité. Après tout, les Soviétiques usaient de tous les moyens dont une propagande bien subtile pour l'entretenir. Partis communistes, «compagnons de route» et «idiots utiles», chacun contribuait à sa façon à nourrir en France l'attente de la révolution.

Ils préféraient s’enthousiasmer devant le modèle de «société harmonieuse sans classes» plutôt que de dénoncer l'État policier et le Goulag. Ils vantaient les «miracles du socialisme» sans même admettre qu’il s’agissait d’un modèle de sous-développement et que ses grandes réalisations industrielles étaient tributaires de contributions occidentales[[12]](#footnote-13). Enfin ce sont les mêmes qui louaient le «Petit père des peuples» en réfutant les ravages de la collectivisation et des Purges dont les victimes se comptaient par millions.

Ce n’est que par la «cécité volontaire» des russomanes communistes que le premier totalitarisme de l'Histoire émergea sous les auspices de l’ «élite pensante» française. De l’université à la politique, partout ils ont établi une terreur intellectuelle pour faire croire à «l’avenir radieux» du communisme.Malheur à ceux restés lucides. Aucune attaque n’était alors trop hargneuse pour les calomnier. Revenu désenchanté de Russie en 1936, l'écrivain André Gide en fit la douloureuse expérience.

Auréolés de leur victoire sur le nazisme en 1945, la Russie et Staline devinrent des objets d'adoration tout bonnement intouchables. Le *mirage* avait atteint son apogée. Il aura fallu attendre le XXème Congrès du P.C.U.S. durant lequel Khrouchtchev dénonça les crimes odieux du stalinisme pour en voir les premières fêlures. La répression de l'insurrection de Budapest en 1956, l'écrasement du Printemps de Prague en 1968 suivis des révélations de Soljenitsyne ébranlèrent davantage la foi des intellectuels. Dépités par la Russie, ils reportèrent leurs espoirs sur des modèles alternatifs tels que la Chine, le Cambodge ou Cuba afin de «*ne* *pas désespérer Billancourt*».

La «Gorbimania» des années 80 et ses promesses d'un «socialisme à visage humain» constituèrent l’ultime sursaut du *mirage* russe communiste avant sa dissipation en 1991. Mais celui-ci était trop bien ancré dans les consciences pour disparaître définitivement.

Dans un monde aujourd'hui converti aux carcans d'un néo-libéralisme intransigeant, nombreux sont ceux qui déplorent la disparition d'un contre-modèle étranger. Le centenaire de la Révolution d'Octobre, davantage célébré en France qu'en Russie, a permis de mesurer l'empreinte nostalgique spécifique que ce *mirage* a laissée derrière lui.

**V/ 2008 : Vers un quatrième *mirage* ?**

Trois siècles durant, les Tsars et les Commissaires ont dissimulé leurs abus afin de faire miroiter une Russie-modèle. Les courants russomanes pour lesquels l’idéal de la Russie importait plus que sa réalité, étaient volontiers réceptifs à ces artifices. Subjugués, fanatisés ou même stipendiés, leur adhésion au *mirage* était d'autant plus acharnée que leur mépris de la France était profond. Pour chaque génération, croire valait mieux que voir. En vain.

La Russie soviétique a été le troisième *mirage*, et de quatrième il ne devrait pas y en avoir. Mais loin d'avoir sonné le glas des illusions d'une Russie idéale, le triomphe de l'Occident à l'issue de la Guerre Froide est allé de pair avec sa négation de soi traditionnelle. Par conséquent, le retour de ceux qui en viennent consciemment ou non, à faire de la Russie leur patrie spirituelle est fort probable.

Il faut admettre que les circonstances s'y prêtent: la France décline tandis que son identité se dilue dans le sillage d'une mondialisation exacerbée. Le *Mariage pour tous* adopté en 2013 fut pour certains le signe d'une perdition civilisationnelle justifiant tous les recours. Inversement, la Russie renoue avec la puissance depuis l'avènement de Vladimir Poutine en 1999.

Tout au long du vingtième siècle tardif, elle ne passait que pour une puissance déchue, livrée aux prédations d’oligarques et aux fléaux sociaux. Désormais, sous la présidence de Poutine, elle hante de nouveau les esprits.

Ses démonstrations de force à l’occasion des troubles en Géorgie en 2008 et de la crise ukrainienne en 2014 ont réaffirmé son pouvoir tout en lui attirant les foudres de l’opinion occidentale, celle-ci voyant en son dirigeant la réincarnation d’Ivan le Terrible.

À contre-courant de ces clichés hollywoodiens, certains apportent les rectifications adéquates. Sans être parfaite, la Russie de Poutine ne saurait être considérée comme aussi sanglante que les précédentes. Elle n’en est pas moins clivante.

Après s’être affublée successivement des atours du Progrès, de la Réaction et de la Révolution, la «Russie éternelle» (ou devrions-nous plutôt dire «versatile») opte aujourd’hui pour l’apparat de la Tradition.

En France, elle est parvenue à faire vibrer la corde sensible de plusieurs témoins de ce «renouveau russe» se réclamant d'une droite «souverainiste». À tel point que c'est dorénavant à l'aune de la déchéance française qu'ils mesurent les mérites de Poutine et de la Russie.

Bien que divisés entre partis, associations ou groupuscules parfois concurrents, ils regardent vers ce pays pour différents motifs:

Dépités par leurs dirigeants, ils adulent Poutine, archétype de l'*Homme providentiel* œuvrant pour les intérêts nationaux russes. Désireux de s'émanciper de la tutelle de l'Amérique honnie, ils s'orientent naturellement vers sa grande rivale, la Russie. Réflexe gaulliste. Enfin, citons ceux qui ont préservé leur foi catholique malgré un siècle de prédation républicaine et qui conçoivent la Russie comme un front spirituel face au matérialisme.

Ces perceptions diverses mais complémentaires, prennent fatalement la forme de jérémiades déploratoires sur la «décadence occidentale» dont l'agonie de la France serait symptomatique. À leurs yeux, la Russie compte plus qu'un acteur international: elle incarne une espérance eschatologique pour la France. Il est difficile de ne pas entendre résonner dans ces lamentations parfois justifiées, l'écho des aspirations ayant engendré les *mirages* précédents.

Certes, déconstruire la vulgate russophobe afin d'encourager un rapprochement avec la Russie est louable. Mais il appartient aux activistes de cette tendance de modérer leurs ardeurs s'ils ne souhaitent pas sombrer dans la russomanie et par là même façonner un quatrième *mirage*.

Dans le cas contraire, la Russie de Poutine ne sera-t-elle qu'une nouvelle lubie passagère de cette frange de l'opinion française? Les espoirs qu'elle suscite seront-ils aussi vains que ceux nourris par ses prédécesseurs? Sera-t-elle condamnée à rejoindre les *mirages* antérieurs dans la disgrâce lorsque ses tares nous seront révélées? Ou bien lorsqu'elle aura elle-même répudié son modèle sur lequel se fonde l'admiration éperdue des souverainistes?

Nous sommes en droit d'anticiper de telles éventualités. Après tout, le *mirage* russe et ses déconvenues constituent l’essence même des russomanes français et si l’on en croit Platon, l’essentiel relève de l’immuabilité.

**Conclusion**

Le tropisme tricentenaire des russomanes français pour la Russie n'est que le fruit d'une passion apparue au XVIème siècle elle-même découlant de traditions philosophiques occidentales vieilles de trois mille ans.

Si le débat portant sur l'appartenance de la Russie à l'Europe n'est toujours pas clos, force est de reconnaître que ce pays est suffisamment lointain pour avoir été perçu à maintes reprises comme une alternative exotique à la civilisation occidentale «corrompue». Mais comme l’a justement rappelé l’historien Jean-Pierre Arrignon : «*La Russie est un autre monde, probablement pas un modèle*» *[[13]](#footnote-14)*.

En limitant leur perception de la Russie à ce qu'ils veulent y voir, à savoir un repoussoir à nos propres abus et un modèle à suivre, les russomanes ne contribuent qu'à forger un *mirage*. Paradoxalement, ils en sont à la fois les promoteurs et les dupes[[14]](#footnote-15).

Le *mirage* est peut-être l'expression insoupçonnée d'un *soft-power* russe, mais il est surtout la pierre sur laquelle les générations successives de russomanes ont aiguisé leurs critiques à l'encontre d'une France dans laquelle ils ne se reconnaissaient pas ou plus.

Qu’ils aient été philosophes, légitimistes ou communistes, tous ont succombé aux charmes de *l'Homme providentiel*, du *Renouveau* et d’un *Ailleurs* attrayant tout en occultant les tragédies dissimulées sous ces atours. Leurs espérances s’articulaient autour de la thèse de la Russie *tabula rasa*. Sans mémoire ni passé, elle semblait offrir le champ idéal à leurs expérimentations utopiques.

La russomanie latente des souverainistes ne constitue que la nouvelle expression de ces fantasmes recuits sur le feu du même postulat: si la Russie «barbare» a pu se hisser vers de si hauts sommets, que ne pourrait pas accomplir la France «civilisée» sous la conduite d'un dirigeant «avisé» à l'image de Catherine, Staline ou Poutine?

C'est précisément à la lumière du *mirage* qu'il nous est possible de clarifier la distinction entre «russophilie» et «russomanie». La première consistant à apprécier la Russie à sa juste valeur, la deuxième amenant à applaudir les partages de la Pologne.

Bien qu'elles servent de contrepoids aux préjugés russophobes de leur époque, les bonnes grâces des russomanes n’ont en vérité jamais émané d’un amour sincère de la Russie, mais seulement de leur adhésion au modèle civilisationnel que celle-ci prétendait incarner. Impitoyables envers les errements de la France, ils n'en étaient pas moins disposés à rationnaliser systématiquement ceux de la Russie. Mais sitôt que celle-ci renonçait à sa vocation, elle se voyait désavouée par ceux-là mêmes qui l’avaient exaltée.

Il semble donc que la Russie ne puisse apparaître aux Français qu’à travers le prisme d’une lutte entre le Bien et le Mal dont la déception est l’éternel vainqueur. Situation déplorable pour un acteur incontournable des relations internationales et partenaire indispensable pour la France. S’obstiner à l'aborder par adhésion ou aversion équivaudrait à compromettre les chances de poser les bases d’une approche saine susceptible d’éviter les faux pas…et surtout les faux espoirs.

À celui qui persiste dans l’illusion, qu'il soit alors mis en garde: par trois fois déjà la Russie a nourri les fantaisies d'intellectuels convaincus d'avoir décelé en elle la panacée aux maux accablant la France. À trois reprises cette certitude s'est muée en *mirage*.

Renoncer à nos passions afin de privilégier la circonspection. N'est-ce pas à cette condition que nous pourrons enfin assurer la juste appréhension de ce «pays des faux-semblants»?

Hédi ENNAJI

Repères bibliographiques:

ARON R.; *L'opium des Intellectuels*; éd. Pluriel; Domont; 2018; 338 p.

BESANÇON A.; *Sainte Russie*; éd. Éditions de Fallois; Paris; 2012; 160 p.

CADOT M.; *La Russie dans la vie intellectuelle française (1839-1856)*; éd. Fayard; coll. L'histoire sans frontières; Paris; 1967; 644 p.

CORBET C.; *À l'ère des nationalismes: L'opinion française face à l'inconnue russe (1799-1894)*; éd. Didier; Paris; 1967; 491 p.

FURET F; *Le passé d'une illusion: essai sur l'idée communiste au XXème siècle*; éd. Robert Laffont; Paris; 1995; 580 p.

KARP S., WOLFF L. (sous la direction de); *Le Mirage russe au XVIIIème siècle*; éd. Centre international d'études du XVIIIème siècle; Ferney-Voltaire; 2001; 264 p.

LORTHOLARY A.; *Le Mirage russe en France au XVIIIème siècle*; éd. Boivin; Paris; 1951; 409 p.

MARCHAND P.; *La Russie par-delà le bien et le mal: idées reçues sur la «puissance pauvre»*; éd. Le Cavalier Bleu; coll. Idées reçues; Paris; 2017; 256 p.

WOLTON T.; *Une* *Histoire mondiale du Communisme, tome 3: Les complices*; éd. Grasset; Paris; 2017; 1184 p.

1. Cette thèse a été soutenue en 1948 et publiée en 1951 sous le titre: *Le Mirage russe en France au XVIIIème siècle*; éd. Boivin ; Paris ; 366 p., soit à l’aube de la Guerre Froide. En fustigeant l’attitude des philosophes floués par le *mirage russe*, Lortholary établissait une comparaison subtile avec les intellectuels communistes de son époque séduits par la Russie soviétique. [↑](#footnote-ref-2)
2. L’anthropologie n’a cessé de ruiner toutes les illusions occidentales fantasmant sur ces sociétés prétendument dépourvues de malice et de notions de « propriété privée ». Cette dernière, jadis accusée d’être la racine de tous les maux est pourtant une condition *sine qua non*  de liberté. À ce sujet, voir l’essai de Richard Pipes : *Property and Freedom; éd. Alfred A. Knopff, Inc; New York; 1999; 328 p.* [↑](#footnote-ref-3)
3. Cet intérêt pour l'*étranger* traduisait en fait un mal-être des philosophes dans leur société d'origine. Que l'on se souvienne des propos de Rousseau à James Boswell venu lui rendre visite à Genève: «*Monsieur, je réprouve ce monde*. C'est pourquoi *je demeure ici dans un monde enchanté et je ne puis admettre le monde tel qu'il est...L'Humanité me révulse».* Utopie et misanthropie ne riment pas pour rien. [↑](#footnote-ref-4)
4. Il convient de ne pas confondre «russomanie» et «russophilie». En effet, la «philie» implique une attitude positive envers la culture étrangère *et* celle d’origine. Concernant la «manie» et la «phobie», celles-ci procèdent de la valorisation d’une seule culture au détriment de l’autre. À ce sujet, voir PAGEAU D.-H.; *De l’imagerie culturelle à l’imaginaire*; in BRUNEL P., CHEVREL Y. (sous la direction de); *Précis de littérature comparée;* éd. PUF; Paris ; 1989 ; pp. 133-160  [↑](#footnote-ref-5)
5. LORTHOLARY A.; *op cit*; p. 131 [↑](#footnote-ref-6)
6. En vérité, Pierre et Catherine léguèrent malgré eux un héritage funeste à travers Helvétius. Ce dernier, inspiré par les préceptes de John Locke et les expériences pétersbourgeoises, était venu à la conclusion que l'Homme est un pur produit matériel malléable à merci et perfectible à travers le cadre législatif adéquat: «*Les bonnes lois font les bons hommes*». Ce postulat constitue la base idéologique de tous les mouvements dits «de gauche», modérés comme révolutionnaires. Les seconds accapareront cet idéal pour se livrer aux expériences politiques les plus inhumaines du XXème siècle au nom de «l'Homme nouveau». [↑](#footnote-ref-7)
7. Et pourtant, ce fut aussi au XIXème siècle qu'apparut un ouvrage remarquable par son objectivité et qui demeure jusqu'à aujourd'hui une référence incontournable dans les études historiques de la Russie: *L'Empire des Tsars et les Russes* d'Anatole Leroy-Beaulieu, journaliste et essayiste catholique français. [↑](#footnote-ref-8)
8. VIAZMESKY P.; *L'incendie du Palais d'Hiver à Saint-Pétersbourg*; Paris; éd. Dentu; 1838; p.5 [↑](#footnote-ref-9)
9. CUSTINE (De) A. ; *La Russie en 1839*; éd. Actes Sud ; Lonrai ; 2005 ; p.39 [↑](#footnote-ref-10)
10. Les Soviétiques et les communistes d’aujourd’hui ont toujours imputé la responsabilité de la Guerre Civile russe aux forces antibolchéviques et aux Alliés. Cependant les Bolchéviks l’avaient déjà théorisée et planifiée en 1905 et œuvrèrent ouvertement à la déclencher dès avril 1917. Lénine n’a eu aucun scrupule à le reconnaître dans sa préface de *Contre-Courant*, ouvrage publié par le Soviet de Pétrograd en 1918 : « *L'objectif que nous nous étions fixés au tout début de la guerre était de transformer la guerre impérialiste en guerre civile* ». [↑](#footnote-ref-11)
11. ARAGON L.; *Front Rouge*; in *Littérature de la Révolution* mondiale; éd. Éditions d'État Moscou-Léningrad; juillet 1931; n°1; pp. 39-46 [↑](#footnote-ref-12)
12. L’URSS se fournissait en technologies par le biais de « contrats d’assistance technique » avec des entreprises occidentales. Ainsi Albert Kahn, le plus grand architecte industriel de Détroit put bâtir plus de 500 usines pour le compte de Staline. Ce recours massif aux technologies occidentales a parfaitement été résumé par cette citation de l’ingénieur américain Ingram D. Calhoun, qui ne s’était pas privé de dire : «Ils [*les Soviétiques] peuvent tromper les touristes, mais pas les ingénieurs étrangers*». [↑](#footnote-ref-13)
13. ARRIGNON J.-P. ; *D’où vient la Russie et où va la Russie ?* » ; in La Nouvelle Revue d’Histoire ; (n°77) ; mars-avril 2015 ; pp. 6-9   [↑](#footnote-ref-14)
14. Par conséquent, le «*mirage* russe » est en réalité autant russe que français! [↑](#footnote-ref-15)